

égoïstes, au conseil d'arrondissement et au conseil général, voteront, selon l'équité, ce que notre village devra payer. Au lieu de pouvoir nous libérer par des prestations et des corvées, nous payerons en argent ; d'autres avec notre argent se chargeront de piocher la terre, d'amener du sable et des pierres à notre place ; et comme ils auront plus de chemin à faire matin et soir, n'étant pas sur les lieux, ils perdront du temps et nous payerons davantage.

—Maintenant la chose est claire... Choisissez !

On vota, et tous, sauf M. Jacques et Claudel, votèrent contre le chemin.

On se dispersa dans un grand tumulte ; mais cela n'empêcha pas le chemin d'être mis en train ce printemps même. Des ouvriers arrivèrent de partout, et quinze jours après, tous ceux qui possédaient une voiture aux Chaumes demandèrent à se libérer en conduisant du sable et des pierres, et les autres en faisant leurs corvées. M. le maire y consentit volontiers, et l'année suivante, malgré l'opposition de M. Jean et sa colère rentrée, nous avions, vers la fin du mois de juillet, un excellent chemin vicinal, allant des Chaumes à Sarrebourg, un chemin bien ferré, de grosses pierres en dessous pour l'écoulement des eaux, au-dessus de la pierraille, puis de la bonne terre de sable et des pierres blanches, les rigoles bien tracées des deux côtés à plus d'un pied de profondeur. Il était en des d'âne ; on n'en a jamais fait de meilleur, depuis trente ans il dure encore, toujours en bon état.

Cette année là, George finissait ses classes ; son père lui parlait souvent de lui avec satisfaction, disant qu'il ne pensait plus à l'école forestière, et qu'aussitôt rentré du collège, il se mettrait au commerce de bois. M. Jacques se faisait vieux ; depuis deux ans il souffrait d'un rhumatisme dans la jambe gauche, qui l'empêchait de surveiller ses coupes, et l'idée de voir son fils prendre la suite de ses affaires le réjouissait.

Vers la fin du mois d'août, un soir que je soupais en famille avec de bon lait caillé et des pommes de terre, sans penser à rien, quelqu'un monta l'escalier, ce qui me surprit, car d'ordinaire on ne venait pas si tard. Juliette allait voir, lorsque la porte s'ouvrit et que M. Jacques lui-même parut sur le seuil en nous disant :

—Ne vous dérangez pas ; c'est moi, monsieur Florence. Je viens vous demander si vous ne pourriez pas m'accompagner demain à Phalsbourg. C'est la distribution des prix, et Georges m'écrit de vous amener, qu'il veut être couronné par vous ! Est-ce que cela ne vous ferait pas plaisir ?

—Ah ! monsieur le maire, lui répondis-je en me levant tout ému, j'en serais bien heureux !

Je lui présentai une chaise, mais il ne voulut pas s'asseoir et me dit :

—Alors, vous acceptez..... c'est entendu... Je viendrai vous prendre demain matin à six heures. Nous irons là-bas en char à banes, et nous ferons un peu la noce.

Il riait, et me serra la main amicalement.

—Au revoir, madame Florence.

Je voulais l'accompagner, mais il m'en empêcha :

—Restez !... Je trouverai bien le chemin tout seul.

Juliette l'éclairait du haut de l'escalier ; il sortit, et nous rentrâmes bien étonnés : M. le maire n'était jamais entré chez

nous, c'était la première fois.

Ma femme se dépêcha de préparer mes beaux habits, et le lendemain, comme il avait été convenu, M. Jacques et moi nous partîmes pour la ville. Son char à banes, attelé de deux petits chevaux tout ronds, courait comme la malle-poste. Je n'ai jamais vu M. Jacques au-si joyeux ; à chaque instant il tirait sa montre et s'écriait :

—Voyez !... Nous sommes à Nitting... nous sommes à Hesse ; il nous aurait fallu dans le temps deux grandes heures pour arriver ici, et nous y sommes en cinquante minutes... Nous arriverons avant dix heures.

Et les chevaux galopèrent. La campagne était magnifique ; de tous côtés on voyait les gens fauciller les blés, des gerbes innombrables se dressaient le long des sillons à perte de vue, et tous ces travailleurs se levaient au milieu des moissons pour nous regarder.

—Hé ! leur criait M. Jacques, ça roule ! on n'a plus besoin de pousser aux roues !

—Non, monsieur le maire, disaient-ils, ça va bien !

A dix heures nous entrions à Phalsbourg, et M. Jacques, tirant pour la dernière fois sa montre, s'écria :

—Qu'est-ce que je vous avais dit ? Nous avons fait en quatre heures le chemin qui nous en aurait demandé huit ou dix l'année dernière. Voilà ce qui s'appelle marcher. Avec les idées du frère Jean, nous serions encore à Hesse, dans la boue par-dessus les oreilles. Allons, allons, voici la mère Antoni qui vient nous faire ses compliments. Hue !

Le char à banes traversait alors la place et s'arrêtait devant l'hôtel de la Ville, de Bâle, encombré de monde. Tous les parents des élèves, père, mère, frères et sœurs, venant d'Alsace et de Lorraine, s'arrêtaient là ; dans ce temps de chemins vicinaux et de prospérité nouvelle, l'auberge de la Ville de Bâle faisait des affaires considérables ; on n'y dînait pas à moins de trente sous, mais les gros rouliers, les voyageurs de commerce, les riches propriétaires des environs, qui descendaient chaque jour sous la voûte et dans la cour encombrée de voiture de ce vaste établissement, ne regardaient pas à la dépense.

Déjà Mme Antoni, une femme superbe, grande, brune, avec son haut bonnet blanc, accourait en criant :

—Ah ! monsieur le maire, vous venez donc encore une fois couronner votre jeune homme !... C'est bien... C'est bien !...

—Kasper... Kasper... viens vite dételier la voiture de M. le maire ; dépêche-toi.—Vous dînez à la maison, monsieur Rantzau ?

—Oui, madame Antoni, vers deux ou trois heures, après la distribution. Vous mettrez trois couverts.

—Bon, bon !... Je vais vous arranger ça !

Quelle activité, quel bon sens avait cette brave dame, car son mari, M. Nicolas Antoni, ne s'occupait de rien, et buvait du vin blanc toute la journée en fumant sa pipe.

Comment une simple femme pouvait-elle mener seule une si grande affaire, surveiller la cuisine, les logements, le service, etc., et ne rien oublier dans cette presse ? Je n'en sais rien ; tout ce que je puis dire, c'est que c'était une personne très-capable.

Elle nous avait à peine quittés, que le domestique conduisait déjà nos chevaux à l'écurie. Nous autres, ayant secoué la